

Frédéric Boyer

Le Vertige des blondes



Extrait de la publication

Le Vertige des blondes

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991
EN PRISON, *roman*, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*,
 Prix du Livre Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993
COMME DES ANGES, *roman*, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES ? *roman*, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, *roman*, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES !, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996
NOTRE FAUTE, *roman*, 1997

Frédéric Boyer

Le Vertige des blondes

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1998
ISBN : 2-86744-616-3

Faire des livres est un travail infini...
un épuisement pour le corps.

L'Ecclésiaste

Quaestio mihi factus sum.

Saint Augustin

currente calamo...

J'ai cinq ans – Une Américaine disparaît

J'étais en Europe. Une histoire commençait. Une histoire dans laquelle j'étais, je m'en souviens. Il ne s'en perd pas une goutte. J'ai mis longtemps à me rendre compte plus ou moins de quoi il s'agissait. Maintenant que Popeye est parti, je me dis que tout ça je le sais très bien, mais j'ai besoin d'en être absolument sûr, d'être persuadé qu'il ne s'est rien passé en réalité, qu'il n'y a rien eu, pas le moindre... Non, non... je sais bien que c'est la seule chose à faire, c'est mieux que tout ce que j'ai connu jusque-là. Vous voyez bien de quoi il s'agit? D'abord, il faut s'y faire et c'est justement ça qui est difficile. Vous êtes entièrement livré à vous-même. Surtout vous devez oublier qui vous êtes.

Autour de moi, très peu savent que j'écris des livres. J'ai cinq ans, personne ne voit que j'écris des livres. Mademoiselle Abeille ne le sait pas. Pas plus qu'elle ne sait qu'elle va bientôt mourir. Moi-même je ne le sais pas. Je l'apprends seulement maintenant. Je voudrais me faire pardonner d'écrire des livres, autant de livres. Chaque livre publié correspond pour moi à une honte inexplicable. Mais je suis dans une histoire qui a commencé. La certitude, la sécurité, le pardon ne se trouvent pas dans les histoires comme celle-là. Je me sens toujours pareil à l'enfant de cinq ans. Les femmes me disent, Comment? Vous écrivez des

livres et vous m'avez caché ça ! Elles font les gourmandes, cela avive, je pense, leur curieux sentiment de triomphe, et leur secrète, un peu sadique délectation, avec une pointe de jalousie. Après elles n'osent plus en parler avec moi. C'est un déclic. Elles restent devant moi étalées avec la même impudeur qu'un fleuve. Je les aime bien comme ça aussi. Et si je veux les revoir, dites-moi, je dois taire cette obstination invincible qui me fait écrire des livres comme une tumeur qui prolifère. Je pense qu'elles appartiennent toutes à l'Organisation. Elles me disent, Ce n'est plus la peine de tricher, vous savez ! d'essayer de cacher ça, de l'enrober... Elles ont l'air un peu gênées, embarrassées au début, et puis... ça brille dans leurs yeux, dur comme du diamant, me prennent pour un homme de paille. Je dois les faire disparaître, c'est ça... J'imagine que je devrais faire ça... oui, oui, c'est vrai que je suis toujours pour toutes ces choses-là. D'ailleurs je sais maintenant que les gens disparaissent, que c'est même l'histoire de l'Europe... une histoire qui n'en finit pas, les gens sont enlevés, emportés... oh, les Anciens avaient compris ça tout de suite qui racontaient que Zeus enleva Europe, fille du roi de Phénicie, qu'il la conduisit en Crète où elle devint mère de Minos, de Sarpédon et de Rhadamante, etc. Ce n'est qu'une histoire, bien sûr... J'ai dit ça pour les rassurer. Tout le monde sait que les listes circulent depuis longtemps, les listes des personnes disparues, enlevées... que l'Organisation cache tout.

Ou bien je leur raconte qui était Molly, la première femme à savoir que j'écrirais des livres. C'était une petite brune, cinquante ans, certainement pas la plus belle fille du monde... balançait sa tête de droite à gauche, restait sans rien dire des heures. Une Américaine aux yeux bleus. C'est la seule brune aux yeux bleus que j'aie jamais rencontrée, la seule Américaine également. Pas si belle. Elle prétendait qu'elle resterait toujours brune, que maintenant ses cheveux ne blanchiraient plus. C'était trop tard,

elle disait. Je me souviens avoir vidé ses poches après, et n'avoir trouvé que de la menue monnaie, des allumettes, un peigne, et rien d'autre. N'ai même pas trouvé ça étrange sur le moment. Il y a des personnes autour de nous qui ne possèdent rien, qui ne s'attachent à rien. On n'ose pas comprendre, on ne sait pas l'admettre. On découvrirait quoi sinon? On croirait qu'elles ne sont là que pour nous, vous comprenez. Qu'elles ont un message, une vérité, qu'elles sont venues jusqu'à nous pour nous l'apprendre. Elles nous diraient que des choses ordinaires. Faudrait leur faire crédit... Molly m'expliquait en souriant, Oh, j'ai vu ça à la télé. Quoi? Les types qui écrivent... comme vous, enfin... On sait ça très jeune, qu'ils disaient. Non, non, n'allez pas croire... On n'a rien fait tous les deux. De temps en temps, je l'ai prise par les épaules, c'est tout. On était tout en haut de la tour qu'elle habitait. En bas, très loin, gisait le monde obscur, abattu, entre la pâleur glacée des lumières et l'insomnie des gens qu'on distinguait à peine. Molly regardait fixement le vide. Dites, on est resté comme ça, cramponnés l'un à l'autre, nos fronts appuyés contre la baie vitrée du salon. Elle a eu sans doute peur de moi. Dans le ciel noir, on voyait la traîne argentée de la lune. Elle ne me plaisait pas. Trop imprévisible, trop solitaire. Mais une chose en entraîne une autre, vous dites... C'est ça. J'ai compris ça, figurez-vous, en même temps que j'ai su que j'écrivais des livres depuis tout petit, depuis que j'avais quatre ou cinq ans, peut-être même avant parce que quand on écrit des livres comme moi, c'est depuis toujours ou jamais... Autour de ceux qui écrivent des livres, il n'y a que des histoires d'enlèvements et de disparitions. Ceux qui racontent autre chose mentent. Encore aujourd'hui. J'ai longtemps cru aussi que je passais tout près des histoires sans les pénétrer. En réalité j'étais dedans. Lentement cette histoire s'est mise à me parler avec des signes, un peu comme le ferait une sourde-muette. Je rencontrais quelqu'un,

j'allais quelque part... l'histoire me faisait comprendre qu'elle était là, tout autour de moi. Qu'il se passait quelque chose et que j'y étais pour quelque chose. Depuis j'ai appris à déchiffrer les signes qu'elle me fait. L'Organisation voudrait que je raconte tout ça. Ah, faut voir ! L'Organisation demande ça pour vous faire disparaître à votre tour... non, non, ça ne marche pas ! Je dis, Il ne se passe jamais rien. J'ai voulu me battre, m'accrocher, passer de l'autre côté. Les gens disent, Tu es devenu fou ! Ah, comme si ! Je les trouve assommants, me demandent toujours, C'est quoi l'Organisation ? Je sais seulement que j'écris des livres, que les choses se sont précipitées, comme on dit, entre cinq et trente-cinq ans, je crois.

Quand j'ai connu Molly, je venais d'avoir quinze ans déjà. Chez elle, il y avait un divan où nous nous installions pour discuter. Je l'écoutais. Oui, oui... elle disait que comme j'écrirais des livres, un jour ou l'autre, n'aurais qu'à commencer par ça. Peut-être disait-elle ça pour rire, pour se moquer de moi. J'avais essayé de l'embrasser mais ça ne servait à rien. J'ai même senti sa langue une fois qui essayait d'ouvrir mes lèvres, de lécher mes dents. On n'y arrivait pas. La première fois on s'est tout de suite mis à se raconter des choses personnelles... vraiment intimes. Je lui disais, J'ai cinq ans, toujours. Elle aimait ça, on aurait dit... elle riait très fort. Me caressait les cuisses. N'osait rien d'autre. Très vite elle a voulu commencer par me raconter que... c'était difficile, voyait bien que je n'y comprenais rien... enfin, que toute sa famille avait disparu autrefois. Voilà. Tu n'étais même pas né, elle disait doucement. Je ne sais pas comment elle en était venue à me parler de ça. *You couldn't understand! You could not... never...* Jamais elle ne m'a expliqué davantage. Jamais je n'ai su ce qu'elle était venue faire ici, en Europe. Disait que toute sa famille maintenant, ce n'était plus que des vieilles personnes, même les enfants, même les tout-petits, pire que des vieilles per-

sonnes, des dépouilles méconnaissables à présent, qui reposaient simplement côte à côte quelque part... elle espérait vaguement qu'on les aurait réunies dans un cimetière ou un endroit paisible qui en faisait office pour l'éternité. Elle restait immobile sur le divan, les genoux serrés, un verre à la main. Prétendait que des gens venaient frapper à sa porte, toutes les nuits, ou cogner contre les murs, au plafond... des tueurs, des amis, elle murmurait... cachés dans les cloisons de l'appartement.

On l'a emportée un soir. Je n'étais pas avec elle. Les voisins ne surent pas m'expliquer ce qui s'était passé. On était venu la chercher. Mais n'avaient rien vu. Faut dire, pensaient les gens, ça commençait à... C'est ce soir-là que j'ai fouillé les poches de son manteau abandonné sur notre divan, que je n'ai rien trouvé d'autre qu'un peu de monnaie, des allumettes, un peigne... Elle, on ne l'a jamais revue. Son appartement fut mis sous scellés, puis vendu. Souvent je la trouvais en culotte et en soutien-gorge, comme si elle ne s'était pas habillée de la journée, qu'elle n'était pas sortie de chez elle. Elle était excédée. Seulement alors je la trouvais belle, disons désirable. Ses yeux bleus prenaient les teintes de la nuit. Et ses cheveux défaits, emmêlés, montraient leurs racines grises, presque d'argent. Molly incarnait brutalement le mensonge, le chagrin. Me faisait une de ces comédies ! Tu ne connais rien, rien... Tu ne sais pas, elle criait... *Nothing! Never!* Tu ne sais même pas ce qui va arriver... jamais... ah!... ni à moi ni à toi ni au reste du monde !

J'attends depuis, j'attends qu'on m'adresse un signe, qu'on m'indique une direction à suivre.

La chute de Lola Cimarron

Oui, ça a commencé comme ça. J'ai compris qu'on m'appelait par mon nom. Hé... ! Hé... ! Qu'est-ce que j'avais encore fait ? Pour des riens, on m'en veut. Une main s'est agrippée, toute froide et longue, un peu tremblante. Quand on se jette d'un trait du haut d'une falaise ou d'une tour on doit sentir les mêmes choses. L'estomac se vide d'un coup, le cerveau devient brûlant. On pénètre dans un autre monde... C'est toi ? Eh bien, d'où tu sors ? Popeye a surgi devant moi, à peine reconnaissable dans l'ombre, presque minuscule, immobile et seul, ce soir-là. On aurait dit qu'il avait les jambes raides, des semelles de plomb... comme debout, le dos contre quelque chose. Il faisait une de ces nuits, déjà. Je n'ai pas compris pourquoi Popeye avait cette drôle d'allure. Un peu lente. Chaotique.

Restons pas là, j'ai dit.

Ce n'est sans doute pas par hasard que j'ai rencontré Popeye. Je pensais encore que ça pouvait s'arranger. J'ai de petits ennuis, je lui ai dit rapidement, rien de grave... ah, c'était juste comme il faut pour l'intriguer, sobre, contenu, suffisamment inquiétant tout de même. J'ai deviné que chavirait son air confiant, tendre, presque trop humble comme à chaque fois... J'ai eu envie de lui crier, Mais qu'est-ce que tu peux y com-

prendre, rien? Qu'est-ce que tu en sais? On a commandé deux bières. Alors t'écris des livres toi aussi, des romans comme ils disent, m'a seulement demandé Popeye comme s'il cherchait la confirmation de ce qu'il savait. Oh, des extras qui ne rapportent rien, j'ai répondu. Ça n'intéresse plus personne vraiment. Qu'est-ce qu'on peut bien raconter encore aujourd'hui? Les guerres se font sans nous. Les femmes ne veulent plus de nous... Ah, ils écrivent tous aujourd'hui! a vite déploré Popeye... stars, politiciens, patrons, chômeurs, journalistes, prêtres, commis, témoins ou victimes de catastrophes naturelles, cosmonautes, femmes battues, galériens, veaux, chiens, chats, cochons... la liste est si longue. Ah, sans parler du désir malheureux de changer de peau... vieilles lunes. Occupation criminelle. Oui, oui, j'ai dit, il se passe des choses aujourd'hui, et encore des choses qu'on ne peut pas raconter comme ça. On ne les recevrait pas. On n'en voudrait pas. C'est à ce moment-là que Popeye m'a fait comprendre qu'il avait deviné ça lui aussi... le changement qui venait, comment on se scindait, on se dédoublait. Oh, j'ai murmuré à peine, au début, tu sais comme ça vient... c'est juste pour s'amuser un peu, se distraire. Mais ça va tout de suite trop loin, c'est ça. Deux ou trois livres, et hop! On a abandonné ses positions, on se retrouve dans le camp ennemi. On est perdu. On a beau se dire, c'est ridicule... vouloir la paix, le pardon... oh, rien, rien! J'ai ajouté, et je pense que c'est vrai, qu'il arrive un moment où les livres s'écrivent sans nous, se font délibérément, nous échappent comme des assassins. Pour finir on n'est plus alors qu'une sorte de médium entre les livres et la nuit dans laquelle ils se fabriquent d'eux-mêmes, sorte de cagna cuisante, obscure... vous simplement récolteur timide, artisan de la nausée, du plaisir, des énigmes des livres. J'ai répété cette vérité : les livres s'écrivent sans nous. Ou plutôt, j'ai pensé, se servent de nous... on comprend, un jour ou l'autre, mais il est déjà trop tard,

beaucoup trop tard, qu'ils sont des machines monstrueuses qui nous dévorent à petit feu, nous laissent l'échine hérissée, renâclant, condamnés, comme des loups coupés en deux... n'ont rien de naturel mais nous empêchent alors de vivre sans pour autant nous achever tout à fait.

Merde ! a dit Popeye. Tu sors de ces trucs à chaque fois.

On est resté là assis, embarrassés, idiots, à regarder les femmes qui remontaient l'avenue en face de nous. Pas de jolies femmes, non, mais ça n'en finissait pas, un vrai pèlerinage aveugle dans les tenues du travail, de la quête quotidienne de quoi vivre, se nourrir et consommer. On les voyait arriver de partout, se presser vers nulle part, se noyer dans l'ombre... Après le drôle de spectacle, la conversation a repris. Popeye s'est mis à me répondre du tac au tac. Pouvais pas en placer une. C'est pas bientôt fini tes histoires ! m'a lancé Popeye, à bout de course on aurait dit. T'as beau t'agiter dans tous les sens, tu ferais pas de mal à une mouche aujourd'hui ! Non, non... pouvais pas m'empêcher de... savait bien lui ! Y'avait quelque chose d'autre, qu'il m'a dit, quelque chose que je refusais d'avouer, que lui savait. J'ai dit, écrire... publier des livres, c'est ça qui m'a empoisonné, qui m'a rendu fou, tu sais. C'est maintenant le moment dangereux où toutes sortes de choses inquiétantes arrivent. Où pour écrire un livre, se débarrasser de lui, on perd toute lucidité, se sent prêt à tout. Non, non ! ça ne justifie pas tout, enfin ! Qu'est-ce que tu as bien pu faire ? m'a demandé Popeye.

Alors je lui ai dit, lentement, ce que je pensais avoir fait. Dans quelle histoire je pensais m'être fourvoyé.

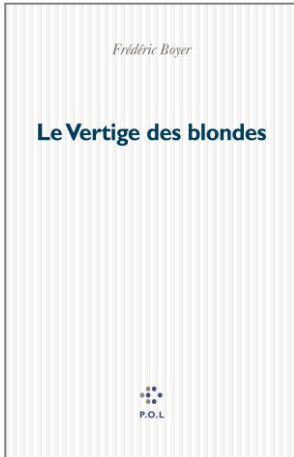
Popeye est resté muet. Ça ne lui ressemblait pas.

Voilà une confidence de faite, j'ai pensé, qui allait beaucoup me gêner et dont je me serais bien passé. Les gens vous croient plus comme ça. Vous attaquent. Croire l'autre qui vous parle, c'est pourtant ça le miracle, la machine à vivre, le vrai moteur.

J'ai ajouté pourtant que je n'aurais jamais dû... n'étais pas fait pour ça. Maman me l'a laissé entendre, pas si longtemps au téléphone. Pense à ton travail, ta situation d'abord. T'esquinte pas la santé avec ça. Y'a bien assez de livres comme ça partout, et d'écrivains, des vrais, dans les académies, les écoles, les journaux... Popeye a ricané en douce. A côté de nous consommaient les derniers clients, réfugiés par paquets silencieux, le regard dans leurs verres, n'avaient l'air de s'intéresser à rien mais devaient commencer à trouver qu'on parlait trop fort... J'ai demandé comment expliquer à maman qu'écrire c'était comme de se trouver nez à nez avec ce qu'on a toujours cherché à ne pas voir, être collé dessus et ne plus voir que ça. Dans ce métier d'écrire, faut pas être difficile, faut faire comme si la vie continuait, les travaux et les jours, aux abreuvoirs, les heures fixes, l'horreur qui s'écoule lentement, etc. C'est ça le plus dur, j'ai dit. Vivre tout sec, faire comme si... des anges discrets, tordus, capables de rien d'autre mais qui font semblant. Popeye n'a rien répondu à ça, s'est mis à trembler parce qu'une brune au décolleté épanouissant s'est levée devant nous, tortillant des fesses implacablement, avec cette allure de race infinie, traçant sa route tandis qu'autour d'elle, à son lent passage de danseuse qui s'ennuie, les hanches d'une verdure, on se sent couler à pic... Forcément ça nous amena à parler un peu des femmes. J'ai raclé ma gorge comme font les vieux gangsters dans les feuilletons télévisés. Une de ces soifs tout d'un coup! Voilà, j'ai dit... tu devineras jamais pourquoi... pourquoi je me cache comme ça aujourd'hui... la dernière, tiens, Lola Cimarron, représentante de l'Organisation, une effaceuse de listes probablement, m'avait donné rendez-vous un matin au dernier étage du Sofitel Porte de Sèvres, une tour qui domine le périphérique sud, avec bars, hôtel, restaurants, sauna, salles de conférences, etc. Ah, rendez-vous fut bien pris tout là-haut pour un improbable breakfast à la carte,

buffet tout compris, sur moquette vert prairie, dans un décor de morgue aseptisée... Popeye a levé un sourcil. Oui, oui, ai toujours su que ces hôtels d'affaires, ces grandes chaînes hôtelières qu'on retrouve un peu partout dans toutes les grandes villes du monde... eh bien, une fois leurs clients partis ou endormis, servent en réalité de morgues et de chambres froides pour tous les pauvres cadavres de la ville, pour tous les cadavres des pauvres dans toutes les grandes villes du monde. Où pouvaient bien passer sinon tous ces morts qu'on ne voyait jamais nulle part? Les cimetières ne grandissent pas, on dirait, ou si peu. Les grandes villes nous cachent leurs morts, on sait ça, je dis à Popeye. J' imagine très bien le mouvement au Sofitel, j'ai expliqué : le personnel porte des uniformes réversibles qui se transforment astucieusement en combinaisons blanches immaculées, à la fois plus dignes et plus pratiques pour recevoir et traiter les cadavres. Les tables du déjeuner s'assemblent et forment de longues planches sur lesquelles reposeront les corps ; la musique reste la même, une mélodie hypnotique au synthétiseur, qui passe en boucle et qu'on entend dans tous les lieux susceptibles de la même transformation secrète (c'est d'ailleurs le détail qui trahit ces établissements ! Ah, j'oubliais, autre détail qui ne trompe pas : aucune odeur de poussière là-dedans, les morts ne supporteraient pas, tu sais bien... des cohortes silencieuses toujours à frotter, astiquer, passer du désinfectant sur les sols). Je reviens, dis-je, à ma matinée. Les demoiselles qui servent babillent furtivement en glissant comme des patineuses autour des tables. J'attends avec quelques Japonais lève-tôt qui avalent méthodiquement, presque en cadence, quantités de céréales, œufs sur le plat, thé et lait de soja, jus de fruits, marmelade... sans se douter un seul instant, j' imagine, des activités cachées du lieu... Et soudain on vient me trouver, Vous ne seriez pas par hasard M. Machin... Si, si, c'est bien moi... Oh ! par ici, par ici... pouvez pas savoir... Le ton monte.

N° d'éditeur : 1571
N° d'imprimeur : 97
Dépôt légal : avril 1998
Imprimé en France



Frédéric Boyer
Le Vertige des blondes

Cette édition électronique du livre
Le Vertige des blondes de FRÉDÉRIC BOYER
a été réalisée le 13 novembre 2012 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 1998
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 97828267446160 - Numéro d'édition : 129).
Code Sodis : N51844 - ISBN : 9782818015414
Numéro d'édition : 239534.

Avec le soutien du

